

VÍCTOR DEL ÁRBOL



**AVANT LES ANNÉES
TERRIBLES**

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA TRISTESSE DU SAMOURAI (prix du polar européen *Le Point*), Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 73.

LA MAISON DES CHAGRINS, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 143.

TOUTES LES VAGUES DE L'Océan (grand prix de Littérature policière/Roman étranger, prix SNCF du Polar), Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 169.

LES PIGEONS DE PARIS, La Contre Allée, 2016.

LA VEILLE DE PRESQUE TOUT (prix Transfuge, prix Caméléon), Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 224.

PAR-DELÀ LA PLUIE, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 249.

LE POIDS DES MORTS, Actes Sud, 2020.

“Lettres hispaniques”

Les citations du *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad sont tirées de la traduction de Catherine Pappo-Musard, Le Livre de poche, 2012 (réédition de 1988)

Titre original :

Antes de los años terribles

Éditeur original :

Ediciones Destino, Barcelone

© Víctor del Árbol, 2019

Illustration de couverture : Pilipili Mulongoy, Untitled, 1955,
musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren
© Pilipili Mulongoy. Photo mrac Tervuren.

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15321-2

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Avant
les années terribles

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

À l'enfant que nous portons en nous.

*Aux personnes qui, avec une patience infinie,
nous aident à nous réconcilier avec lui.*

*Il n'est pas de douleur plus grande et plus amère
Qu'un souvenir des temps heureux dans la misère !*

DANTE, *L'Enfer*, chant V.

*C'est le souvenir perdu de mon autre vie perdue :
il me dit, si je me perds, reviens à ton premier
départ.*

MIGUEL DE UNAMUNO,
Después de la muerte de mi Concha.

PRÉFACE

Barcelone
Été 2017

Les yeux vifs d'Isaïe sondent la femme qui s'assied en face de lui. Cécile – c'est son prénom – a préféré la chaise inconfortable au canapé, une déclaration d'intentions peu prometteuse. L'instantané est complet quand elle serre les genoux et enfonce le pli de sa robe rouge entre les jambes, une réaction inutilement défensive qui trouble Isaïe. Pour la énième fois, il se répète qu'il a eu tort de l'appeler ; à l'évidence, aucun des deux ne se sent à l'aise après ce qui s'est passé un an auparavant, à Kampala.

Comme Isaïe a insisté pour que cette rencontre ait lieu, c'est à lui de prendre la parole, mais il ne trouve pas les mots qui allégeraient la tension. Au lieu de cela, il contemple le magnifique collier de cauris qu'elle porte autour de son long cou. Les coquillages scintillent et provoquent un curieux jeu de reflets sur son visage, ses traits figés et ses lèvres entrouvertes. Isaïe ne se rappelait pas qu'elle était si belle, si grande, et que sa peau était si foncée. Par contraste, ses yeux semblent tissés de fils d'un blanc éclatant, mais ses pupilles ressemblent à des boutons noirs cousus en surface.

Cécile, gênée par cet examen exhaustif, se tourne d'un battement des paupières vers le mur du fond, et ses coquillages tintent comme ceux que la grand-mère Ng'o accrochait autour des portes pour chasser les mauvais esprits. Isaïe suit le regard de son invitée, tourné vers la bibliothèque pleine de livres. Sur le dernier rayon, un poisson-chat anachronique en porcelaine.

Un cadeau de son beau-père, un de ces cadeaux encombrants qui ne cessent de changer de place avant de finir à la poubelle.

— Ils ne sont pas à moi, dit-il un peu honteux, à propos des livres que Cécile semble observer attentivement. Ils sont à Lucía. C'est elle qui les lit, voilà sans doute pourquoi elle trouve toujours le mot juste quand elle en a besoin. Tu devrais lui parler, ce sera plus utile et sûrement plus agréable qu'avec moi.

Cécile a un sourire forcé qui découvre les dents du haut et l'arc des gencives rosées. Un joli sourire, même s'il est convenu.

— Je ne suis pas venue de Paris pour parler à ta femme, mais à toi. C'est bien pour ça que tu m'as appelée, non ? Tu as dit que tu pourrais *m'éclairer* dans mon travail. C'est exactement le mot que tu as utilisé.

Isaïe hoche la tête, nerveux. Il prend le paquet de cigarettes posé au milieu des tasses de café et des papiers, sur la table basse qui les sépare, propose une cigarette à Cécile, qui la refuse, et en allume une avec la maladresse de ces gens qui découvrent les rites d'un nouveau vice. Il n'y a pas longtemps qu'il s'est mis à fumer ; aujourd'hui, il apprend à faire des choses impensables et stupides.

— Je devrais commencer par m'excuser. Il y a un an, à Kampala, je n'ai pas été très gentil.

Un léger hochement de tête, qui n'accepte pas ses excuses. Pas avant de savoir comment il compte réparer le désagrément de la situation qu'ils ont vécue tous les deux. Isaïe se racle la gorge, les reflets du soleil oscillent au plafond, au gré des rideaux tirés. "J'aurais peut-être dû allumer la clim", pense Isaïe en se frottant les mains en sueur sur son pantalon. Cécile ne transpire pas ; elle attend. Pas une goutte d'humidité ne menace son maquillage discret, et elle a branché la fonction audio de son téléphone portable. Isaïe regarde le pilote rouge à contrecœur. C'est un signal d'alarme : tout ce qu'il va dire sera enregistré et prendra la forme d'une certitude. Le silence ne sera plus un lieu sûr, dès qu'il aura commencé à parler. Il exhale une bouffée de fumée, se lève, effrayé, et regarde la rue par la fenêtre entrouverte. Les touristes en maillot de bain occupent les terrasses des bars, sur l'esplanade du marché ; les fourgonnettes de livraison provoquent des embouteillages, tout baigne dans des

odeurs de friture, et les enfants ajoutent au brouhaha en jetant des ballons d'eau dans la fontaine sans se soucier des protestations d'un groupe de femmes.

Il y a encore des espaces de ce genre, des territoires de bonheur.

— Quand je suis arrivé dans ce quartier pour monter mon entreprise, j'étais l'attraction locale. Le Noir aux bicyclettes, voilà comment on m'a baptisé. Ce n'est pas facile de gagner l'affection de ces gens.

— Et tu as réussi ?

A-t-il réussi ? Ces gens, ses voisins, ne savent rien de cet autre Isaïe dont Cécile est venue soutirer l'histoire. Il ne parvient pas à s'insérer dans sa biographie, en dépit de tous ses efforts. Comme s'il était enfermé dans une pièce et regardait passer son double devant sa fenêtre, qui le saluerait d'un geste de la main auquel il ne pourrait pas répondre. Il ne peut s'empêcher de penser qu'il est l'imposteur de sa propre vie, redoutant en permanence d'être expulsé du monde fragile qu'il est parvenu à construire.

— Tu connais le périple du saumon ? Certaines espèces naissent dans les rivières, et descendent jusqu'à la mer. Ces poissons peuvent vivre aussi bien en eau douce qu'en eau salée. À l'âge adulte, ils ressentent le besoin irrépessible de retourner à leur lieu d'origine, parcourent des milliers de kilomètres à contre-courant, remontent les rivières en déployant des efforts titanesques, affrontent des dangers, sont massacrés par les ours et les oiseaux, et font ce voyage suicide uniquement pour se reproduire et mourir à l'endroit où ils sont nés. Je crois que je ressemble à un de ces saumons. J'ai essayé de ne pas écouter cet appel, je l'ai même rejeté pendant des années, mais finalement je n'y ai pas résisté.

Cécile l'observe avec méfiance. Discrètement, elle oriente le téléphone vers Isaïe. Après tout, le voyage en valait peut-être la peine.

— Pourtant, tu n'es pas mort pendant ce voyage.

Isaïe fume posément. Son regard s'évade par la fenêtre. Quelque part, on entend la musique d'un ekidongo, ce genre de luth-harpe de l'Ouganda. Mais c'est impossible. Cette mélodie n'existe que dans sa tête.

— Je ne suis pas sûr d'avoir survécu.

Barcelone, quartier de la Barceloneta
Janvier 2016

Un bon début, cette date. C'est le jour où j'ai revu Enmanuel K. J'attendais et redoutais ce moment depuis des années ; il y a eu des époques où le passé était une présence lourde, et d'autres où son souffle était à peine perceptible, mais il a toujours été là, à l'affût. J'étais bien obligé de me concentrer sur le travail, sur ma vie, amalgame de petits détails du présent et de rêves timides de l'avenir. Ce jour-là, la matinée était pluvieuse et je réparais un vieux vélo Performance 300 qui appartenait à un client des plus nostalgiques. La radio passait la chanson de Nirvana que Lucía fredonnait à toute heure à l'époque, *Lithium*. Je ne comprenais pas sa fascination pour une histoire aussi déprimante.

— Vraiment ? se moquait-elle. Écoute bien : *"I'm so lonely but that's okay I shaved my head..."* C'est d'une lucidité décourageante.

J'écoutais avec toute ma bonne volonté, mais je restais insensible à cette révélation. En fin de compte, c'étaient les comportements de Lucía, incompréhensibles à mes yeux, qui me séduisaient le plus chez elle : ses lectures, sa passion pour la boxe à la télévision, le jargon qu'elle utilisait avec ses collègues du cabinet d'avocats, son renoncement aux privilèges que sa famille lui offrait pour venir s'installer avec moi, quelques mois après notre rencontre, dans le petit appartement au-dessus de l'atelier, son prétendu intérêt pour mon travail sur les vélos. Elle aimait voir mes mains tachées de graisse et d'huile, disait-elle, et en même

temps elle s'étonnait de ma délicatesse à manier les clés, de ma façon de toucher une matière solide comme si elle était éthérée. Pourtant, j'avais l'impression que c'était normal : aligner des pignons, graisser une chaîne, redresser un cadre, actionner une pédale et vérifier qu'elle n'avait pas de frottement. Le son de chaque engrenage bien en place me transmettait une sorte de paix, d'harmonie, d'équilibre, et me donnait l'illusion d'un destin sans surprise.

Et, à l'instant précis où le tambourinement de la pluie redoublait sur la vitrine, Enmanuel K est apparu, le parapluie mouillé, la pointe de ses chaussures en daim auréolée d'humidité. Il s'est ébroué comme un jeune chien, avec un rire d'enfant qui prétendait abolir les vingt dernières années de silence.

Avec le recul, je trouve plutôt ridicule que ce soit lui, précisément, le héraut venu m'annoncer qu'en dépit de ma longue fuite le passé m'avait rattrapé. De tous mes fantômes, c'était lui qui avait disparu le plus vite de ma mémoire. Cet homme au manteau trempé et aux lunettes embuées ne comptait plus guère dans ma vie.

— C'est moi, Enmanuel. Tu te souviens de moi ?

Le ton de la question était désidératif. Il souhaitait qu'il en soit ainsi, et quand j'ai serré avec méfiance sa main mouillée, j'ai senti le nœud d'un serpent qui n'allait pas me lâcher facilement.

— Enmanuel...

— Ou ce qu'il en reste !

Son rire se moquait du temps qui passe, ou de lui-même, ou de mon étonnement. Comme s'il voulait confirmer son identité, il m'a montré la petite cicatrice qui dépassait de son col de chemise, à la base de la nuque :

— Ça te rappelle quelque chose ?

Il en était fier. Avec les années, celle-ci était devenue une sorte d'éraflure rosâtre sur sa peau archi-noire, comme la morsure d'une machette.

Oui, bien sûr que je me la rappelais, mais contrairement à lui, je préférais cacher les miennes.

J'ai reculé pour avoir une vue d'ensemble. Discrètement, j'ai regardé la bicyclette sur le pied d'atelier et la boîte à outils béante, par terre. J'éprouvais une légère inquiétude : un événement qui se profilait, une perte imminente.

— Que fais-tu ici ?

— J'arrive de Kampala. Des questions de politique extérieure. Et j'ai pensé que c'était l'occasion rêvée pour passer te voir.

— Me voir ?

Son regard a balayé l'atelier et s'est finalement arrêté sur mon bleu de travail maculé de graisse.

— Bien sûr. Il y a si longtemps. Mais on n'oublie jamais complètement un ami.

Nous ne l'avions jamais été l'un pour l'autre. En tout cas pas dans ma version de l'histoire.

— Tu ne t'en sors pas si mal.

Il a souri, fier comme un paon.

— Je ne suis qu'un modeste fonctionnaire de seconde zone.

Sa tenue ne collait pas, on aurait dit un homme qui espérait un avenir beaucoup plus reluisant. Il portait un costume sombre sur mesure, cravate assortie, boutons de manchette et montre en or. Il avait beaucoup grossi. En dépit de ses cheveux poivre et sel et de sa barbiche non moins grisonnante, il ne pouvait pas être aussi vieux qu'il le paraissait, il avait quelques années de plus que moi, à peine la quarantaine.

Il m'a demandé s'il pouvait fumer et, sans me laisser le temps de répondre, a allumé une fine cigarette avec un Zippo en argent qu'il a enfoncé dans son poing comme une amulette.

— Un cadeau personnel de Sam Kutesa, le ministre. Maintenant, avec notre gouvernement, je travaille à la réconciliation, et chacun de nous doit participer à ce processus.

Sa voix a rétréci, perdant le ton un peu insouciant du début. Il calculait, soupesait, mesurait les mots qu'il allait insérer dans chacune de ses phrases. Finie la spontanéité, finie la sincérité. Je ne lui ai pas demandé qui était inclus dans ce "nous".

— Réconciliation... Un drôle de mot dans notre langue.

Il a empoché son briquet et écarté les doigts, montrant ses paumes sillonnées de lignes profondes et obscures.

— En effet. Mais les temps changent. L'Ouganda a changé. Avec ces mains, nous construisons un nouveau pays pour nos enfants.

Je n'ai pas rappelé ce que ces mains avaient fait par le passé, je n'ai pas demandé non plus s'il était marié, s'il avait des enfants. Je ne voulais pas le savoir. Ce qui ne l'a pas empêché de sortir une

photo de famille de son portefeuille, deux enfants de douze et treize ans dans l'uniforme d'une école britannique, et une épouse au visage austère et à l'expression dédaigneuse ; il a affirmé qu'il était heureux, et m'a raconté des anecdotes que tous les pères racontent à leurs connaissances, des histoires qui me laissaient complètement indifférent et que j'ai écoutées avec un sourire figé. Je n'avais aucune raison de douter de cette carte postale, mais au bout de quelques minutes il s'est tu et a évité mon regard. Si ma mémoire était bonne, Enmanuel n'avait jamais réussi à mentir, ni à être loyal. Il avait toujours été un survivant.

— Et cette *réconciliation* t'a amené à Barcelone ? ai-je demandé avec méfiance.

Il m'a parlé du Congrès pour les victimes, des aides d'institutions étrangères, et de la programmation des conférenciers dont il était explicitement chargé. Il était très enthousiaste, ce travail lui donnait la sensation d'être important (mais il a utilisé plusieurs fois le mot "utile", sans doute une bouffée de fausse modestie), et il m'a longuement cité les prénoms et noms des intervenants invités, philosophes, politologues, historiens et écrivains qu'il avait convaincus de participer. On aurait dit que c'était la grande œuvre de sa vie.

— Plus d'une centaine de journalistes de différents pays, télévisions et radios, ont reçu leur accréditation. Nous attendons même le secrétaire général de l'ONU. Tu savais qu'António Guterres avait été auparavant haut-commissaire pour les réfugiés ? Il connaît très bien notre réalité et nous a manifesté tout son intérêt.

Mon visage ne devait pas exprimer l'émotion adéquate, car l'emphase d'Enmanuel est retombée.

— Je te félicite. Cela m'a l'air d'être un travail louable, ai-je dit pour mettre un peu de baume sur sa déception.

Enmanuel m'a lancé un regard en coin, à la manière des conspirateurs.

— Les hommes d'État et les théoriciens élaborent des idées et tracent des plans d'ensemble. Mais la seule chose qui peut faire évoluer les consciences, c'est l'expérience, elle seule peut impulser de véritables changements. — Il a marqué une pause plutôt théâtrale avant de poursuivre. — C'est vrai, je suis venu à Barcelone pour des affaires concernant le gouvernement, mais

aussi pour te demander de revenir à Kampala et de participer à ces conférences.

J'étais stupéfait. J'ai esquissé un rire crispé et penché la tête de côté.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Je t'assure que si, Isaïe.

J'avais de la peine à avaler une bouffée de rage, et mes mots sont sortis de ma gorge comme des hérissos.

— En ce cas, tu aurais pu t'épargner le voyage. Je n'ai pas l'intention de retourner en Ouganda. Bonne chance pour votre réconciliation.

— On ne pourrait pas en discuter tranquillement ? J'avais l'intention de t'inviter à dîner pour t'expliquer tout ça en détail.

— Il n'y a rien à expliquer, Enmanuel. Tu ne peux pas ressusciter après tout ce temps et me demander de revenir, de raconter ce que tu veux que je raconte, et de reprendre ensuite mon existence comme si de rien n'était.

— S'il te plaît, réfléchis bien... Ton témoignage est fondamental, comme celui de ceux qui ont vécu ce genre de choses et qui en parleront dans les semaines qui viennent.

— Je n'ai rien à raconter. Je ne suis pas un politicien, je déteste les discours.

— Personne ne t'en demande. Tu n'as qu'à t'exprimer avec tes propres mots. Le monde a besoin de savoir ce qu'on nous a fait, Isaïe.

— Et nous, ce que nous avons fait, Enmanuel ? Le monde a besoin aussi de le savoir ?

Il a eu un ricanement idiot, nerveux. Il dissimulait mal sa colère, il me prenait pour un trouble-fête. Il avait au fond des yeux un éclair d'auto-compassion, ce venin si tentant dont le seul antidote est la réalité. J'ai compris que ce que je dirais n'avait aucune importance, car Enmanuel avait choisi depuis longtemps l'opinion qu'il avait de lui-même. À quoi bon tout raconter si on peut se contenter de la partie qui nous est favorable ?

— Nous étions des gamins terrorisés, Isaïe. Nous sommes des victimes, pas des bourreaux. Ils nous ont obligés... Kony et ses lieutenants. Tu n'as quand même pas oublié les tortures, les cérémonies d'initiation, les drogues ?

— Cela ne change rien aux conséquences de nos actes. Nous sommes peut-être des victimes, mais nous ne sommes pas innocents.

Les arguments qu'Enmanuel avait préparés pour me convaincre s'accumulaient en un tourbillon qui affleurait dans son regard.

— On ne pourrait pas prendre au moins un café ? Au nom du bon vieux temps.

Le bon vieux temps était une période à laquelle j'avais mis un terme. Je souhaitais qu'il reparte par où il était venu, et oublier – malgré la petite flaque qu'il avait laissée sur le sol – qu'il était passé. Je ne voulais rien partager avec lui, et pourtant j'ai accepté. Quel mal pouvait-il me causer ? Je me croyais plus fort que je ne le suis, mais j'ai découvert mon erreur beaucoup trop tard.

— Il y a un bar en face.

Pendant une demi-heure, nous avons connu ce qu'on pourrait appeler un moment de détente, de calme relatif, vigilant, en attendant la reprise des hostilités, et nous avons profité de ce temps pour reconstituer nos forces, chacun derrière sa tasse de café. Enmanuel ne cessait de jouer avec le capuchon de son Zippo, tout en me mettant au courant des réalités du pays, de la politique, des affaires de corruption. Comme si nous nagions à contre-courant, j'essayais d'adhérer au cadre efficacement peint de mon existence idyllique en Espagne et des avantages de vivre en Europe. Évidemment, nous mentionnons tous les deux, et défendre notre prétendu bonheur était épuisant. J'allais prendre congé quand il a parlé d'Odek, le village où nous avions grandi. Avec un chagrin qui semblait sincère, il m'a raconté que là-bas il ne restait rien de nous. Nos traces s'étaient effacées, et cela l'attristait profondément.

— Ils ont détruit ce qui restait du quai et ils ont transféré la vieille locomotive dans un musée de Gulu. De la case de ton père, du jardin de ta grand-mère, il ne reste rien non plus.

J'ai reconstitué dans ma tête les chemins de terre battue de mon village, la colline, tel un éléphant couché sur la plaine, le mur du jardin de ma grand-mère, sa tombe sous les parterres de fleurs qu'elle cultivait contre le destin.

— Plus personne ne parle de ce qui s'est passé quand nous étions enfants, martelait Enmanuel. Tout le monde dit que la

LRA, c'est du passé, qu'il faut savoir tourner la page. Tu le crois ? Personne n'en a rien à foutre de ce qui nous est arrivé.

— Ces blessures nous appartiennent. Ceux qui sont arrivés après ont le droit de ne pas se rappeler.

Moi, j'essayais simplement d'oublier et de survivre. Je ne pensais pas que raconter les choses puisse changer quoi que ce soit. Je n'avais plus ni révolte, ni fierté, ni pardon à attendre ou à accorder. Je n'avais plus rien à dire. Je voulais seulement continuer ma vie.

— Désolé de ne pas pouvoir t'aider. Pour moi, la LRA est enterrée.

Le regard d'Enmanuel s'est assombri. J'ai compris à son rictus qu'il estimait s'être lourdement trompé sur le genre d'homme que j'étais devenu.

— Tu ne penses jamais à ce que tu as laissé derrière toi ? Pas même à Lawino ?

Ce nom m'est tombé dessus comme un coup de poing dans le ventre.

— Que sais-tu d'elle ?

Enmanuel a souri, satisfait d'avoir enfin éveillé mon intérêt.

— Elle vit à Kampala, avec son fils d'une bonne vingtaine d'années. Un costaud prénommé Tom. Je n'ai pas beaucoup de contact avec elle, mais d'après ce que je sais, elle est toujours aussi belle. Je suis sûr qu'elle serait ravie de te revoir. Vous auriez beaucoup de choses à vous dire.

Dehors, le macadam brillait et les égouts vomissaient leur eau sale, les rares passants couraient en retenant les baleines de leur parapluie, un bus tous phares allumés avançait lentement au rythme de son essuie-glace. Les feux de circulation coloraient les gouttes de pluie. Voilà ce qu'était maintenant mon monde, mais ma conscience s'était transportée dans la boue des rues d'Odek et dans la maison de la famille de Lawino, avec son toit rouge et son porche qu'on voyait au bout du village, dans la brume des premières heures du jour.

— Je dois retourner à l'atelier. Merci de ta visite, et désolé de ne pouvoir t'aider.

Il s'est levé au moment où j'allais prendre congé de lui.

— Je suis ici pour quelques jours. Réfléchis à ma proposition. Je ne t'en demande pas plus.

Il m'a donné une carte de l'hôtel où il était descendu, avec son numéro de téléphone noté au dos. Cette fois, pas d'effusion, une simple et froide poignée de mains, et de nouveau la sensation que ses doigts avaient la consistance d'une peau de serpent qui s'enroulait autour de mon poignet et m'attirait pour m'engloutir.

Ce soir-là, au lit, impossible de me débarrasser du contact de la main d'Enmanuel K.

— Tu as l'air soucieux.

J'ai senti les doigts de Lucía dans mon cou. Au bout de quatre années de vie commune, elle portait encore sur moi le regard d'un enfant qui vénère son idole. Son regard me gênait, m'obligeait à être meilleur que je n'étais. J'ai menti :

— Des problèmes à l'atelier.

J'ai embrassé le bout de ses doigts et me suis retourné pour ne pas regarder sa dévotion en face.

Collée à mon dos, elle a passé l'avant-bras autour de ma taille et posé la main sur la toison de mon pubis. J'ai senti les petites aiguilles de ses baisers sur l'épaule. Nous nous flairions. Ma main est passée derrière, sur la peau tendue de son ventre. Au cinquième mois de grossesse, les changements devenaient évidents. La métamorphose inexorable de Lucía donnait toute sa réalité au fait que nous allions être parents. Mais c'était encore une réalité abstraite, elle ne parvenait pas à me toucher en dépit des échographies, pourtant j'avais écouté les battements de ce cœur minuscule et discuté des changements concrets qui s'annonçaient dans nos vies. Le gynécologue nous avait prévenus qu'il y avait des risques. Lucía avait quarante-quatre ans et de l'asthme, mais elle était si émue d'être enceinte, un événement inattendu, que j'ai été obligé de me montrer à la hauteur de sa joie. à vrai dire, j'avais du mal à admettre que j'allais être père. J'étais terrifié à l'idée que quelqu'un allait de nouveau dépendre de moi. J'avais déjà essuyé un échec et je ne supportais pas l'idée d'en commettre un deuxième.

J'ai fermé les yeux. Je ne voulais pas penser.

D'après ma grand-mère Ng'o, les rêves sont la parole des dieux qui chuchotent à notre oreille pendant le sommeil. Cette nuit-là, je courais, franchissais une clôture, gravissais une colline et

me retournais, haletant, pris d'un fort point de côté. Mes battements de cœur tambourinaient à mes oreilles. Au loin, une maison rouge en feu. Les flammes montaient très haut et les tuiles éclataient comme lors d'un feu d'artifice. J'ai continué ma course, mais mes mouvements étaient lourds et mes pieds collés au sol, comme si je pataugeais dans le goudron fondu. Soudain, je me retrouvais devant une montagne de bras, de jambes, de têtes et d'orbites vides. Impossible de la contourner, je devais l'escalader en m'accrochant à des doigts froids, à des mains crispées, en piétinant des crânes, des nez, des mâchoires, des bouches. Arrivé tout en haut, à bout de souffle, je regardais l'horizon. Partout les mêmes montagnes. Des centaines. Perché sur l'une d'elles, il y avait mon frère Joel et, guère plus loin, sur une autre montagne de cadavres, Lawino. Je les appelais, mais ils ne me regardaient pas. On aurait dit des gargouilles pétrifiées, tournées vers un horizon aussi terrifiant que le mien. J'ai voulu descendre de l'autre côté pour les rejoindre, mais la montagne de cadavres s'effritait sous mes pas, et s'ouvrait pour m'engloutir.

Je me suis réveillé avec des nausées, comme si la puanteur des morts et le vrombissement des mouches sur la charogne pouvaient déborder du rêve et agresser mon odorat. J'avais l'impression d'être couvert de pourriture. À côté de moi, Lucía dormait tranquillement, sa belle chevelure en boucles sur le front, les lèvres entrouvertes. Sa présence m'a rassuré. J'admirais sa liberté, même endormie, son corps affranchi de toute gravité et son esprit dépourvu de préjugés. De nous deux, c'était celle qui se battait le plus pour qu'on reste unis. Peu après nous être installés ensemble, je l'avais surprise à regarder une photographie de son ex-mari, Matías, et je lui avais demandé, un peu jaloux, s'il lui manquait ; Lucía avait rangé lentement la photographie : "Bien sûr qu'il me manque, tous les jours. Même s'il ne reste plus un gramme d'amour dans cette nostalgie." Avec moi, elle utilisait beaucoup cette sorte de vérité dépourvue d'euphémismes, qui pouvait être brutale. Elle était la logique incarnée, le pragmatisme, prenant ses décisions sans reculer d'un pas, alors que j'étais toujours une poignée de mémoire inachevée, au seuil d'un temps inachevé.

Pour ne pas la réveiller, je suis descendu dans mon atelier, au sous-sol. Quand je ne peux pas dormir, je me mets au travail. Ça m'éclaircit les idées.

Pieds nus sur le sol froid, j'ai passé au papier de verre le vieux vélo rouillé que je remettais en état, et cherché à la radio la compagnie d'un de ces présentateurs à la voix grave et nocturne, mais je ne pouvais chasser ni les propos d'Enmanuel ni les images qui y étaient associées. Elles s'ordonnaient dans ma tête comme des blocs de béton qui m'écartaient du présent et m'enfermaient dans un de mes multiples passés.

Le souvenir de Lawino effaçait tous les autres : le toucher de ses doigts sur mes lèvres, la vague de ses cheveux adolescents dissimulant une partie de son visage, son regard aux airs de sagesse précoce, ses yeux qui semblaient savoir des choses précieuses et inaccessibles au gamin de douze ans que j'étais, cherchant désespérément à acheter son attention avec des tessons de bouteille que je rebaptisais saphirs. Sa voix s'engageait dans une pente douce et ses phrases s'achevaient en murmure, comme si elle révélait un secret décisif. J'épiais chacun de ses gestes, ému par sa présence incompréhensible, tel un désir inaccessible.

Enmanuel me l'avait restituée, mère d'un fils, femme adulte ayant sa propre vie dont j'ignorais tout. Une étrangère. Et pourtant, se laisser emporter par la nostalgie était tentant... Je me suis arrêté devant l'armoire métallique où je range mes pièces de rechange, j'ai écarté deux cartons et fauflé mon bras au fond de l'armoire, où j'ai senti au bout des doigts un sac en nylon qui gisait là depuis des années. J'ai frissonné à son contact.

À cet instant, j'ai entendu l'escalier grincer, et mes doigts ont reculé comme une souris effrayée, j'ai maladroitement remis en place le paquet et refermé l'armoire au moment où apparaissait le pyjama bleu de Lucía.

— Que fais-tu là ? Je ne veux pas que tu descendes cet escalier, tu risques de tomber.

— Je ne suis pas une invalide. Je t'ai entendu remuer toute la nuit, inquiet dans le lit, tu rêvais. Je pensais bien te trouver ici.

Elle a pris un tabouret et s'est assise à côté de moi. Cela nous arrivait parfois. Nous prenions un café, elle me regardait travailler, nous écoutions des récits extravagants à la radio, comme

celui d'un camionneur qui affirmait avoir vu un ovni sur une route déserte, entre Logroño et Burgos. Puis nous allions dormir. Parfois, nous faisions l'amour.

À ce moment-là, j'aurais pu lui parler de Lawino. Mais il aurait fallu que je lui montre le sac en nylon et que je lui explique pourquoi je lui avais menti dès notre première rencontre. En passant devant un des casiers ouverts, j'ai entrevu mon reflet dans le miroir. C'était moi, Isaïe Yoweri, le Noir aux bicyclettes qui allait être père à trente et un ans. Un homme bien.

Mais après avoir éteint la lumière, pendant que nous remonions l'escalier, j'ai su que mon reflet était toujours prisonnier du miroir. Le reflet d'un enfant qui observait fixement l'homme que j'étais devenu.

Le lendemain matin, j'ai appelé Enmanuel.

— Il faut qu'on se voie. Tout de suite.

J'ai raccroché et je suis passé devant la petite pièce que Lucía avait aménagée en bureau depuis qu'elle travaillait à la maison. La porte était entrebâillée, et je l'ai vue sur son fauteuil pivotant, mordillant le capuchon d'un stylo-bille d'un air concentré. Elle ne s'était pas habillée et la chemise ouverte de son pyjama m'a offert la vision de ses jolis seins et la courbe de son ventre. Elle serait la plus belle des mères, en dépit de ses craintes. Elle m'a vu au-dessus de l'écran de l'ordinateur, et elle a ôté ses lunettes.

— Un problème ?

J'ai contourné la table et me suis assis à côté d'elle. Elle sentait bon, elle sentait le bonheur.

— Non, rien. Je voulais seulement te dire que je t'aime.

Elle a haussé un sourcil.

— Tu as couché avec qui ?

J'ai souri en secouant la tête.

— Avec personne... Mais il faut que je te parle d'un fantôme de mon passé qui a réapparu dans ma vie pour me demander un service, et je ne sais pas si je dois accepter.

Nord de l'Ouganda
1992

Il y a des lieux qu'on ne trouve ni sur les cartes ni dans les guides touristiques, qui ne valent même pas la peine d'être mentionnés, des lieux dont on ignore tout. Des lieux qui n'ont jamais rien donné de significatif, bon ou mauvais. Pourtant, ces lieux existent, ils surgissent soudain au détour d'un chemin, derrière une colline érodée, sous un nuage de poussière, où personne ne s'attend à les trouver.

Je suis né dans ce genre d'endroit. Peut-être subsiste-t-il encore des cases délabrées et quelques édifices en brique inachevés au milieu d'une zone aride, à une dizaine de kilomètres d'un ruisseau rachitique qui à l'époque des pluies prenait l'apparence d'une petite rivière grisâtre. Si on nous demandait d'où nous étions, il fallait indiquer l'ouest, du côté d'Odek, le village le plus proche. En réalité, Odek était à plus de cinq kilomètres, et Gulu, la capitale du district, à une demi-journée en voiture. Nous n'avions même pas un nom pour cet endroit où, pour une raison étrange, nos ancêtres avaient décidé de s'installer. Nous n'en avions pas besoin, il suffisait de savoir que c'était notre foyer.

Avant les années terribles, j'étais un enfant heureux. Bien entendu, je ne l'aurais pas dit de cette façon ; le bonheur ne s'expliquait pas, personne ne me demandait au réveil si j'étais heureux, et je n'aurais pas su répondre à une question aussi étrange. Le bonheur semblait être un état normal, aussi évident que le soleil qui se levait chaque matin.

Le matin où tout se mit à changer, les premiers rayons se faufilaient à travers les branches de palmier de la toiture. J'avais beau presser les paupières, l'éclat du soleil les traversait et emplissait mes yeux d'une couleur orangée à laquelle je ne pouvais me soustraire. Au loin, on entendait les lycaons dans les buissons épineux des forêts voisines, le vol agité des tourterelles et le chant des pinsons. Les premières odeurs étaient familières et agréables, juste avant la fin de la saison sèche : l'herbe brunie, les champs de maïs, le fumier qui s'accumulait pour l'engrais, la brise venue des montagnes lointaines. En feignant de dormir pour grignoter quelques minutes de paresse à cette journée, je dessinaï la rue déserte (la seule rue goudronnée, triste vestige d'une route qui devait nous relier à d'autres parties du monde et qui ne dépassa jamais ces quelques mètres) au bout de laquelle se trouvait notre case, construite par mon arrière-grand-père et toujours debout, grâce à mon grand-père et à mon père. Un jour me reviendrait la tâche de l'aider à résister, saison après saison, et je me préparais consciencieusement à ce devoir. J'avais des projets : agrandir le corral et l'enclos des chèvres, et acquérir une de ces machines dont nous parlait le professeur Nelson dans ses cours d'économie autosuffisante, une machine qui fendait la terre sans effort, sans même une mule ou un bœuf. Au-delà de notre case, le macadam défoncé prenait fin brutalement et redevenait un sentier couvert d'une poussière rougeâtre qui, par grand vent, se soulevait en boucles épaisses, recouvrait les cases et obligeait à fermer portes et fenêtres. Le sentier se ramifiait en chemins étroits qui serpentaient entre les champs et les prés où paissait le bétail. Au-delà, les forêts de broussailles et d'épineux, les acacias solitaires survolés par des bandes d'étourneaux, et la colline qu'on apercevait du hameau, tel un monument érigé au milieu de la plaine. Sur ses flancs fonceés, quelques troupeaux de chèvres, et aux premières heures on voyait les colonnes de femmes qui rapportaient de l'eau du ruisseau dans des bidons en plastique. Un spectacle quotidien, mais il était toujours merveilleux de voir leurs parures multicolores descendre la colline sous une lumière douce et rougeâtre.

Tel était mon monde, qui m'attendait de façon impassible chaque matin. Et je l'aimais.

— Isaïe, tu es réveillé ?

C'était la voix étouffée de mon frère Joel, avec qui je partageais le lit. Entre nous, on utilisait le prénom chrétien donné par le baptême, mais devant les adultes et devant les étrangers, on devait ajouter le prénom africain, Isaïe Yoweri et Joel Chango, choisi par nos grands-pères.

— Non, je dors encore.

Joel était plus jeune que moi. Il avait huit ans. Je venais d'en avoir douze, et cette différence m'autorisait à être condescendant. Il trouvait cela déplaisant, et moi, amusant. Mais on s'aimait et on était inséparables. Joel avait de petites oreilles et dormait toujours le nez collé au mur. Son visage était tout rond et doux, comme s'il sortait d'un moule en cire, le décor idéal pour son sourire immense. À la moindre occasion, il montrait ses grandes dents et étirait tellement la bouche que les commissures des lèvres rejoignaient les oreilles. Impossible de rester insensible à son rire en clochette.

— Si tu dormais, tu ne parlerais pas.

— Je parle dans mes rêves.

Au réveil, Joel avait l'énergie d'un singe : il ne tenait pas en place, et n'avait pas un esprit aussi contemplatif que le mien. Ses yeux immenses débordaient de rêves et son corps maigri-chon semblait mû par des spasmes électriques.

— On va à la gare, aujourd'hui ? Hier, tu me l'as promis. Je veux monter sur la locomotive.

De l'autre côté de la colline, à une demi-heure de là, s'ouvrait dans la plaine la cicatrice métallique de la vieille voie ferrée construite par les Anglais à la fin du XIX^e siècle (en réalité, ils s'étaient contentés de la dessiner, et c'étaient leurs esclaves acholis qui l'avaient construite). Elle se dirigeait vers le nord-ouest, vers les montagnes du Ruwenzori. Il y avait longtemps qu'aucun train n'y circulait plus, et les broussailles récupéraient peu à peu ce qui leur avait toujours appartenu. Nous allions souvent nous balader à la gare en ruine, sur le quai, dans l'ancien bureau du télégraphe, et nous montions sur *Big Boy*, la vieille locomotive qui, pour une raison inconnue, était encore là, telle une épave.

— Tais-toi, sinon on n'ira pas.

Joel poussa un soupir de buffle en colère. Je l'entendis se retourner contre le mur, où était fixé un poster décoloré de son

équipe de football préférée. Il ne quittait jamais son tee-shirt aux couleurs de cette équipe, ni pour dormir ni pour aller à l'école, et quand ma mère l'obligeait à l'enlever pour le laver, mon frère ne le perdait pas des yeux, dans la bassine ou étendu au soleil. Dès que ma mère avait le dos tourné, il le remettait aussitôt, encore humide. Ce n'était même pas le maillot officiel, mais ça lui était égal. Il passait ses journées à taper dans un ballon rapiécé, à feinter des rivaux imaginaires, à marquer des buts d'anthologie dans des stades qui hurlaient son nom : "le grand Joel Chango", à quoi il répondait en braquant ses pouces sur son nom inscrit dans le dos. Il était le capitaine de l'équipe de l'école, et jouait avant-centre. D'après son entraîneur, un garçon un peu plus âgé que moi, il avait de bons réflexes mais était mauvais perdant. Un matin, Joel avait grimpé en haut du mât de la place où flottait le drapeau de l'Ouganda, dont il avait arraché un morceau pour se fabriquer un brassard de capitaine. Mon père l'avait sévèrement grondé et battu, mais il s'en moquait. Il avait séché ses larmes, ravalé sa morve et joué la partie suivante sur le terrain en terre battue en arborant fièrement son brassard. Ce jour-là, il marqua quatre buts.

— Un jour, je serai célèbre et je gagnerai beaucoup d'argent et je reviendrai et j'achèterai un terrain pour que la grand-mère ait un nouveau jardin et une machine à coudre pour Rebeca et une voiture pour papa et un frigo pour maman...

Impossible de dormir plus longtemps. Les rêves de mon frère étaient trop passionnés pour être ignorés.

— Et à moi, tu vas offrir quoi ?

Il fronça les sourcils. Et son magnifique sourire réapparut.

— Une boutique entière de vélos. Tu en auras un pour chaque jour de la semaine. Un bleu, un rouge, un vert...

— D'accord, Joel. Je te crois.

— Alors, tu m'emmènes à la gare ?

J'avais envie d'embrasser ce visage de cire, de presser son corps menu contre ma poitrine, de respirer sa peau innocente. Mais cela aurait paru bizarre. Il était plus normal que je lui lance une de mes sandales à semelle en bois. Ma façon de lui dire que je l'aimais.

— Oui. Je vais t'emmener.

De l'autre côté du rideau, je voyais dépasser du lit les grands et jolis pieds de ma sœur Rebeca, qui ne pouvait plus dormir avec nous, parce que, disait-on, "elle était devenue femme" et elle avait maintenant sa propre chambre, en réalité une amputation de la nôtre, coupée en deux par un rideau vert, jaune et bleu. Parfois, tard dans la nuit, Rebeca s'asseyait sur son lit et regardait fixement par la fenêtre. Je la distinguais à travers le rideau, on aurait dit un esprit, mais je n'osais pas la déranger. Rebeca avait changé, elle ne s'amusait plus avec nous, ne voulait plus jouer comme avant, et elle s'exprimait avec beaucoup de sérieux. Ma mère demandait qu'on la laisse tranquille. Rebeca travaillait dans un atelier de couture de la mission, à une heure de là, du côté de Gulu. Elle cousait des parures – elle avait beaucoup de goût pour combiner les couleurs –, lavait, repassait, et le soir, à son retour, elle rapportait des odeurs agréables de savon et de linge propre. D'après les religieuses françaises, elle aurait pu aller étudier le dessin de mode à Kampala, mais son rêve était d'épouser un Acholi d'Odek et d'avoir une case avec eau courante et téléphone ; et sa passion, les colliers et les pendants d'oreilles. Elle en avait une boîte pleine, qu'elle partageait avec notre mère et, à contrecœur, avec la grand-mère Ng'o. Pour l'énervier, il suffisait de poser la main sur sa boîte ; ce qui nous arrivait souvent, et nous rigolions de voir notre sœur aînée se déchaîner comme si elle avait été mordue par un singe enragé. Elle nous rappelait la Rebeca de naguère. Son prénom africain était Johari. En swahili, cela signifie "bijou". Ce qu'elle était vraiment, le bijou de mon père, qui lui vouait une véritable dévotion. Comme nous.

Ma mère se levait avant le soleil. Pour elle, les jours de fête n'existaient pas, ni les loisirs. Je me souviens d'elle comme d'une fourmi ouvrière qui de temps en temps s'immobilisait au milieu d'une tâche et soupirait profondément en se massant les reins, la mâchoire crispée, soudain traversée par une douleur aiguë. Puis, sans se plaindre, elle reprenait son activité. Je la trouvais très belle, beaucoup plus belle que ma sœur, que mon amie Lawino ou que toute autre femme du village. Elle était même plus jolie que cette fille blanche aux cheveux blonds et aux yeux de lac bleu qui passait nous voir de temps en temps, avec ce

gilet bleu au dos duquel était inscrit le sigle de l'ONU. Mon père aussi devait trouver ma mère très belle, car il la regardait parfois d'un air hébété, l'attirait soudain contre lui en la prenant par la taille, murmurait à son oreille quelques mots qui déclenchaient son rire, et la couvrait de caresses.

D'après ce que je sais, ils n'eurent pas des débuts faciles. Ma mère venait du Sud, des terres de l'ancien royaume de Buganda, et sa famille avait été christianisée par les pères blancs de France. Elle parlait le luganda, et elle fut la première femme de son lignage à entrer à l'université de Makerere, à la fin des années 1960. Quand elle rencontra mon père, elle allait devenir une des premières femmes avocates de l'Ouganda. Un jour, j'ai vu une photographie d'elle de cette époque-là ; elle la conservait jalousement dans un tiroir, sous beaucoup d'autres souvenirs (les enfants, un voyage au lac Albert, des magazines européens des années 1970...), comme si elle avait enterré cette vie sous celles qui lui avaient succédé. Sur cette photographie, elle avait à peine dix-neuf ans et posait sur le marchepied d'un *matatu* (ces bus collectifs dont on connaît le point de départ mais jamais le point d'arrivée), elle ne portait pas le *kanga*, le costume féminin typique, mais un jean décoloré et un tee-shirt noir avec un slogan contre l'apartheid en Rhodésie. Deux livres épais sous son bras gauche, et un regard souriant malgré son expression sérieuse. Je ne lui ai jamais demandé qui avait pris cette photographie ; mon père, sans doute. J'avais huit ou neuf ans quand j'avais découvert cette image, qui m'avait vivement impressionné. Je courus la montrer à ma mère et je lui demandai qui était cette fille qui lui ressemblait tellement. Elle me reprit délicatement la photographie, la contempla quelques instants avec nostalgie et secoua la tête doucement :

— C'est quelqu'un qui a peut-être existé, mais qui n'existe plus.

Mon père venait du royaume acholi, dans le Nord, la tribu la plus belliqueuse de l'Ouganda, les ennemis naturels et historiques des Bagandas. Sa famille avait été christianisée par les missionnaires anglicans de la Church Mission Society. L'histoire de ces deux communautés avait été écrite avec le sang des massacres et des haines qui remontaient à l'origine des temps.

Cette aversion ancestrale condamnait leur union, mais mes parents parvinrent à imposer leur volonté à ces deux communautés, non sans d'énormes difficultés. Il m'était impossible d'imaginer à quel point l'amour pouvait être héroïque en ces temps de haine. Je trouvais naturel, si deux personnes voulaient s'unir, qu'elles puissent vivre ensemble. Je regardais mes parents et, quand j'allais chercher Lawino pour l'emmener en balade, je lui disais que c'était ce que je voulais pour nous deux et qu'il devait en être ainsi. Lawino, qui en avait toujours su plus long que moi sur la vie et sur les êtres humains, se contentait de sourire d'un air énigmatique.

Ma mère aimait l'ordre et la propreté. Elle savait aussi comment fumer le poisson et préparer une délicieuse pâte de banane. Parfois, elle montrait qu'elle savait chanter. Par exemple des chansons du poète Okot p'Bitek. Et sa voix grave, un peu absente et rêveuse, la rajeunissait, tandis qu'elle chauffait notre petit-déjeuner. Elle oubliait ses douleurs dans le dos et regardait les choses avec plus de bienveillance. Elle me grondait moins sévèrement quand je passais devant elle sans lui dire bonjour ou prenais une tartine de pain avant de me précipiter auprès de la grand-mère, dans le jardin arrière. Simplement, elle m'attrapait au vol, d'un coup de griffe élégant, comme les guépards avec leur proie, et m'attirait contre sa poitrine.

— Eh, mon petit monsieur, Isaïe Yoweri, on se croit à l'hôtel ? On me prend pour la servante ? Je ne mérite même pas un "bonjour" ni un baiser ?

Je savais qu'elle était de bonne humeur. Quand elle était fâchée, elle ne prononçait jamais mon nom complet. J'aimais bien sa poitrine, qui sentait le linge propre et bien repassé. J'étais aussi très fier de voir que j'avais presque sa taille. "Un homme accompli", me disait-elle avec un éclat particulier dans ses grands yeux mélancoliques. Mais à l'époque j'étais égoïste et impatient. Je pensais que ma mère serait toujours là, à faire la cuisine et le ménage pour moi, à me guider et à me protéger. Je croyais que rien de ce que j'avais ne pouvait disparaître. Je me libérais de ses embrassades, remplissais gauchement mon devoir de fils, et mes pieds couraient retrouver la grand-mère Ng'o.

Elle était tout. Comme ces poutres qui portent silencieusement le poids d'une maison. On savait simplement que sans elle ce tout s'effondrerait. Je peux la dessiner devant moi par la pensée, opulente, le visage ridé, un mouchoir à la main, les orteils enflés dans les sandales de plage ornées du drapeau du Brésil, pays dont elle ignorait tout, l'œil droit sécrétant la chassie, que je voulais toujours nettoyer parce que j'étais angoissé de voir ses paupières bouger et sa chassie s'étirer comme du caoutchouc, mais je n'osais pas la lui enlever, parce qu'on ne pouvait pas toucher la grand-mère, sauf si elle vous signifiait d'approcher en vous tendant les bras dont la peau pendait, pleine de stries. Je me rappelle ses genoux déformés, qui parfois dépassaient sous les plis de sa robe bleue, et ses hanches énormes de vieille buffonne, qu'elle mobilisait avec lenteur, posant fermement un pied avant d'avancer l'autre. Et elle fumait. Elle avait commencé très tard, quand les vices n'alimentaient plus que les cancans entre voisines, qu'elle écoutait en ricanant entre ses dents.

Je me souviens d'elle, avachie sur sa chaise en plastique bleu décoloré, devant le mur de son jardin, laissant la fumée lui troubler la vue et la cendre tomber dans son giron. Une cigarette après l'autre et, par terre, les mégots et les allumettes éteintes. Elle avait une respiration rauque, la bouche entrouverte et les narines épatées qui s'ouvraient comme des branchies avides. Parfois elle s'endormait, les yeux ouverts, ou bien elle était réveillée, les yeux fermés. Elle me rappelait les hippopotames qui flemmardent dans les mares au milieu des nénuphars ; impossible de deviner ce qu'ils pensent. Elle était là, assise, témoin ou notaire de la succession des jours et de l'immutabilité des choses. Elle venait d'un autre temps, quand les murs étaient inutiles, quand on ne fermait pas la porte le soir venu. Il n'y avait pas non plus de télévision, ni ce générateur au gasoil qui rugissait dès le coucher du soleil et nous apportait la lumière électrique.

— Tout était plus fragile, mais plus sûr. Tu vois ce que je veux dire ?

Je ne voyais pas du tout, mais je répondais oui d'un hochement de tête, car je n'aurais pas supporté qu'elle me prenne pour un garçon idiot ou sans cervelle. Ma grand-mère me prédisait

un grand avenir, et comme je ne voulais pas la décevoir, je cherchais une réponse intelligente :

— Mais personne n'aurait eu l'idée de planter un jardin.

Elle me toisait avec son regard pénétrant, mettant en évidence la chassie collée aux paupières de son œil droit. Elle avait ce même regard parfois le soir devant le poêle à kérosène, quand mon père émettait un commentaire méprisant sur Ernest, mon frère aîné, l'éternel absent. La grand-mère le forçait à se taire sans prononcer un mot. C'était la seule qui pouvait imposer silence à mon père.

— Oui, c'est vrai. Au temps de ma jeunesse, on m'aurait traitée de folle si j'avais eu une idée pareille... Aide-moi à me lever, me demanda-t-elle ce matin-là.

Je lui pris la main et tirai fort. Elle poussa un soupir, se redressa et, sans lâcher sa cigarette, indiqua un seau rouillé rempli d'eau. Je savais ce que cela signifiait. En prenant soin de ne pas renverser une seule goutte, je le saisis par son anse et la suivis jusqu'à la partie arrière du mur. Le parfum des fleurs survolait le spectacle que le mur offrait de la vaste plaine calcinée par la sécheresse. Au sud, la terre devenait un mirage, la violente luminosité du soleil saturait les couleurs et le ciel devenait presque solide sous les assauts de la canicule. Mais de l'autre côté du mur, tout était fraîcheur et exubérance. Les odeurs des fleurs se mêlaient pour n'en faire plus qu'une, douceâtre et enivrante. Avec une patience de pachyderme, ma grand-mère saluait d'un hochement de tête les rangs de violettes, de roses et de géraniums, encouragés par un sillon de terre humide. Je tenais le seau, admiratif, devant ces petites fulgurances multicolores.

— L'eau est l'aliment sacré de la vie, disait-elle en introduisant les doigts dans le seau et en aspergeant d'eau les pétales.

Ces gouttes rondes scintillaient au soleil comme des perles de cristal.

Le jardin des fleurs était le dernier miracle du village. Et le plus durable, sur une terre où les miracles ne duraient jamais longtemps. Personne ne pouvait toucher aux fleurs de ma grand-mère, pas même moi, et il était surprenant de voir avec quelle affection elle les traitait. Quand elle s'agenouillait avec difficulté pour couper une feuille cassée ou examiner une éventuelle

attaque d'insectes, elle devenait légère et délicate. Quand tout était en ordre, elle retournait s'affaler sur sa chaise, surveillant les phacochères pour qu'ils ne s'approchent pas trop près, scrutant la silhouette de l'épouvantail que mon père lui avait fabriqué pour chasser les oiseaux. Parfois, je l'entendais murmurer de douces paroles et je lui demandais à qui elle parlait. Elle montrait les fleurs.

— Elles sont sensibles, elles ont des oreilles.

Ensuite, elle passait à son autre tâche du jour, écouter les nouvelles sur la vieille radio qui avait des boutons en bakélite et un haut-parleur rond derrière un treillis en bois. À l'époque, déjà un peu sourde, elle collait sa grande oreille contre l'appareil. La voix du speaker était grave, car il annonçait des choses importantes (tout ce qui se passait à Kampala était important pour ma grand-mère), et elle hochait la tête comme si elle était d'accord. De temps en temps, la voix se noyait dans les interférences et la grand-mère secouait la radio, comme si l'homme qui parlait à l'intérieur s'était endormi. Quand la voix revenait, elle souriait, contente que le monde soit toujours à sa place. J'aimais ma grand-mère, et je m'en sentais un peu coupable, car je croyais qu'aimer sa grand-mère plus que ses parents et ses frères et sœurs était mal. Un jour, je lui avouai mes craintes, honteux. Elle me prit la main et m'attira dans son giron, qui sentait la cigarette.

— Toi aussi, tu es mon préféré, mais pas un mot à personne. C'est notre secret.

Je sentais la chaleur de l'orgueil dans ma poitrine et j'avais la gorge nouée, déconcerté que cette sensation ressemble tellement aux pleurs. À l'époque, je ne savais pas que la tristesse et la joie relèvent de la même émotion. J'aurais volontiers vécu tout le temps dans le giron de ma grand-mère, et pour le seul plaisir de l'entendre le répéter, je lui demandai pourquoi j'étais son préféré.

— Parce que tu seras le premier homme vraiment libre de cette famille. Tu as assez de courage pour le devenir. Parfois, tu me rappelles mon père, ton bisaïeul.

Je fermais les yeux et mon cœur battait plus vite. Tout le monde savait qui avait été mon arrière-grand-père, les vieux

comme les jeunes. Et tant qu'il y aurait de la mémoire, tous se rappelleraient l'histoire de Mamadou, le vaillant serviteur du dernier roi de l'Ouganda, Mutesa II. J'avais vu une photographie de lui dans un vieux manuel de l'école du professeur Nelson. Dans l'encart où étaient brièvement décrits le règne et la mort du roi Mutaba, on voyait mon bisaïeul sur une vieille image antérieure à la Première Guerre mondiale, dans l'uniforme des King's African Rifles, les forces coloniales britanniques. En légende, on pouvait lire qu'il avait été un des premiers officiers noirs de l'armée britannique, qu'il s'était distingué par son courage lors de la campagne du Soudan, ce qui lui valut d'être décoré, et qu'il avait été un sage conseiller du roi, l'accompagnant dans différentes missions diplomatiques à Londres. Je me rappelle avoir arraché cette photographie du livre, ce qui m'avait coûté une bonne raclée de la part du professeur Nelson et l'expulsion de l'école pendant une semaine. On m'avait obligé à la rendre et à la recoller sur la page correspondante. Depuis lors, et jusqu'à ce que je quitte l'école, chaque fois que le professeur Nelson montrait le livre mutilé pour expliquer l'histoire de l'Ouganda, il me lançait des regards lourds de reproche.

Je n'ai pas connu mon bisaïeul, en revanche j'ai connu mon grand-père, le père de mon père, mais très peu. Je demandai à ma grand-mère si je lui ressemblais aussi. "Dans le blanc des yeux", répondit-elle avec un bref croassement, qui ressemblait à un ricanement. Mon grand-père était comme la brume derrière laquelle on devine les silhouettes des choses. On croit les voir, mais on n'est pas certain qu'elles soient là. Il est mort quand j'avais sept ans. C'était un homme très grand et fibreux qui, les jours de canicule, allait aux champs avec un chapeau noir qui lui donnait l'air d'un pasteur protestant. Nous ne pouvions pas lui parler, sauf s'il nous adressait la parole, ce qui était rare. Cela ne signifiait pas qu'il était désagréable ou qu'il me faisait peur. En le voyant passer, j'avais l'impression que c'était un homme important, qui savait des choses dont il n'avait pas envie de parler. Assez rarement, il tournait vers moi son regard sec quand j'étais penché sur mes cahiers de l'école, il me touchait la tête comme s'il me bénissait, passait son menton par-dessus mon épaule, lorgnait mes cours de grammaire, émettait

un son difficile à interpréter, d'approbation ou de déplaisir, et s'en allait. C'était tout.

J'essayais de trouver ma place entre les ombres de ces deux hommes que ma grand-mère avait aimés, je regardais le soleil d'Afrique et je pensais à Lawino en rêvant d'exploits dont elle serait fière, et qu'elle raconterait un jour à nos enfants. Je pensais aussi que les fleurs de la grand-mère Ng'o ne faneraient jamais.

— Tu ferais mieux de te remuer, ou tu vas encore arriver en retard dans la classe de ce *mzungu*.

C'est ainsi que nous appelions les Blancs, et le professeur Nelson était le seul Blanc du village. En réalité, c'était le seul Blanc dont la présence était permanente dans notre monde. Nous parlions de lui à l'école avec un mélange de moquerie et de crainte curieuse. J'étais fasciné par sa chevelure rousse, ses sourcils transparents et sa barbe fournie qui dissimulait une grande partie de son visage. Il avait le teint blafard et supportait mal le soleil, on le voyait souvent se promener sous un parapluie noir, coiffé d'un grand chapeau de safari. On trouvait drôles ses shorts kaki d'où sortaient des jambes courtes et musclées, recouvertes d'un duvet qui avait la couleur des prés à la saison sèche. Il était d'origine britannique et fils de diplomates, et avait grandi en Rhodésie avant l'Indépendance. Ensuite, il avait vécu au Zaïre, au Kenya et en Tanzanie, et s'était installé en Ouganda. Nous ne lui connaissions pas d'épouse, ce qui était étrange dans notre monde, où les seuls célibataires étaient les impubères et les veufs trop vieux pour se remarier. Un homme sans famille n'était pas fiable, mais depuis huit ans qu'il vivait parmi nous, il avait trouvé sa place et personne ne lui cherchait noise. Un professeur était une personne respectable, presque un sage, et j'avais l'impression que le professeur Nelson était courageux quand il s'emportait contre le gouvernement et contre la corruption des politiciens de Kampala. Par chance, la capitale était très loin et personne ne pouvait l'entendre.

J'arrivai au moment où il commençait à écrire au tableau. Il se retourna, balaya du regard la demi-douzaine de tables et s'arrêta sur moi. Son doigt maculé de craie me désigna.

— Pouvez-vous lire à haute voix ce qui est écrit ici, monsieur Yoweri ?

Je m'éclaircis la voix et me levai, nerveux. Parler en public m'a toujours terrifié. J'essayai, mais rien ne sortit de ma bouche. Alors, j'entendis une voix, en provenance du pupitre situé derrière moi.

— *Audentes fortuna iuvat*. Un vers de *L'Énéide*, de Virgile. Ça veut dire que la fortune sourit aux audacieux.

Le professeur hocha la tête, satisfait.

— Ce que vous n'êtes sûrement pas. N'est-ce pas, monsieur Yoweri ?

Je me retournai, honteux : Lawino, qui m'avait soufflé la réponse, me regardait fixement, un crayon au bord des lèvres. Comme si elle s'interrogeait sur mon compte.

— Non monsieur, dis-je, honteux. Je ne suis pas ça.

C'était vrai. Je n'avais jamais été un garçon courageux. Par ailleurs, vivant sous la protection des miens, à l'abri derrière ce mur d'amour, pourquoi aurais-je eu besoin de courage ?

*Aéroport d'Entebbe**Premier jour du retour d'Isaïe Yoweri en Ouganda**Février 2016*

L'avion a traversé une zone de turbulences et le stylo-bille a dérapé sur le papier. J'ai relu ce que j'avais écrit. Je n'aurais jamais cru qu'un jour j'écrirais tant de mots, des pages et des pages d'une calligraphie appliquée (cadeau de la patience du professeur Nelson, du temps où j'étais son élève). Écrire, c'était comme sucer la morsure d'un serpent, aspirer le liquide venimeux et le recracher. Il paraît que les mots ont une vertu curative, mais je n'éprouvais aucun soulagement. J'ai refermé le cahier et regardé par le hublot la nuit noire où on ne distinguait que le rouge clignotant d'une lumière au bout de l'aile. J'aurais dû dormir comme tout le monde, mais je ne pouvais m'empêcher de penser. On allait bientôt entrer dans l'espace aérien de l'Ouganda. L'avion avait déjà parcouru les trois quarts de la distance entre l'aéroport de Madrid et celui d'Entebbe, on volait à mille kilomètres à l'heure, à dix mille pieds, mais personne n'était vraiment intéressé par ce miracle de la technologie, par la vitesse et l'altitude auxquelles on se déplaçait, comme si on flottait dans un présent silencieux et soporifique. Quand l'extraordinaire devient l'ordinaire, on perd une grande partie de notre capacité d'étonnement. Je ne cessais de penser à ma grand-mère, qui redressait la tête et regardait les sillages de vapeur dans le ciel de mon enfance. Elle n'avait jamais décollé les pieds du sol. Que penserait-elle maintenant, si elle me voyait ? Elle secouerait la tête

et désapprouverait : “Si les dieux avaient voulu nous voir voler, ils nous auraient donné des ailes.” Voilà ce qu’elle aurait dit.

Le siège de Lucía était vide. Depuis le début du voyage elle ne se sentait pas bien, elle se levait continuellement pour aller aux toilettes. Je persistais à penser que c’était une folie qu’elle ait voulu m’accompagner et je regrettais de m’être laissé convaincre. Lui expliquer les raisons pour lesquelles je devais accepter l’invitation d’Enmanuel et les motifs pour lesquels je devais la refuser m’avait obligé à lui raconter des choses personnelles dont je n’avais jamais parlé et qu’elle avait écoutées, impassible, sans émettre un seul jugement, une seule opinion. Comme une éponge qui absorbait tout ce qu’elle entendait. Et soudain, après plusieurs jours de silence, elle m’a déclaré qu’elle serait du voyage, qu’elle avait l’intention de m’accompagner. Inutile d’essayer de l’en dissuader : quand Lucía prenait une décision, ce n’était jamais à la légère, son esprit soupesait les pour et les contre, les alternatives et les solutions, mais une fois la décision prise, elle était un roc inébranlable.

Sur son siège, il y avait des miettes de pain dans les plis de la couverture, un masque pour dormir, un coussin de voyage et un livre ouvert. *Le Rêve d’Afrique*, de Javier Reverte. Elle le lisait avidement, elle en avait besoin, disait-elle, pour s’imprégner de la réalité de mon pays. Moi, en revanche, j’avais peur de découvrir qu’il n’existait aucune réalité dans ce lieu qui n’était même plus mon pays. *Le Rêve d’Afrique* n’était qu’un cauchemar auquel j’avais pu échapper à l’âge de quinze ans, et j’étais de plus en plus nerveux à mesure que nous approchions de notre destination. Mais je ne pouvais pas sauter de l’avion et retourner à Barcelone. Il fallait que je me calme.

— Tu es ougandais ?

La voix provenait du siège côté couloir. Celle d’un Blanc, d’un Français, qui s’exprimait en anglais. Il avait un double menton fripé et le visage fatigué. Il avait passé la moitié du voyage à manger et à dormir. Lucía, mon garde-fou pour me protéger des autres, n’était pas là. J’ai feint de me concentrer sur le film qui passait sur l’écran de mon siège, en espérant qu’il me laisserait tranquille, mais je n’ai pas eu cette chance.

— Je vais souvent en Ouganda. Pour affaires. Le café.

Je ne voulais pas connaître les affaires de cet inconnu en Ouganda, ni d'où il venait, ni comment il s'appelait, ni s'il avait de la famille ou un calcul dans les reins, mais il m'a servi sa version de lui-même sous forme d'une salve nourrie, comme s'il cherchait à m'étourdir. J'étais bien obligé d'acquiescer avec un demi-sourire et de serrer la main qu'il me tendait, par-dessus le siège vide qui nous séparait... Pourquoi Lucía tardait-elle tant ?

— Pierre, Pierre Lacroix. Je vous ai remarqués, ton épouse et toi. Vous formez un beau couple.

J'ai lu dans ses yeux la fin de la phrase : "bien que vous soyez noir et elle blanche...". Je ne m'en suis pas trop formalisé. Tôt ou tard, on s'habitue à cette sorte de racisme, une fausse solidarité aux accents très condescendants. Ce Pierre m'a demandé sur un ton paternaliste si je trouvais que c'était une bonne idée d'emmener ma femme dans un pays aussi *dangereux*, vu son état. Il a prononcé cet adjectif avec emphase. L'Afrique, c'était pour des durs à cuire comme lui. Voilà ce qu'il voulait dire.

— Elle est très capable de prendre ses propres décisions, ai-je répliqué sur un ton plutôt agressif, avec cette absence d'assurance qui me pousse parfois à me justifier auprès des inconnus.

Il m'a regardé, surpris par mon ton, et a voulu se disculper.

— Bien entendu, je ne voulais pas vous choquer.

Était-ce un raciste aux intentions perfides, un brave homme qui avait mal aux pieds, raison pour laquelle il s'était déchaussé, ou voulait-il simplement être aimable, rendre supportables les heures de vol ? Je me méfie maintenant de la générosité et de la bonté, aussi ai-je laissé la cordialité de l'inconnu s'écraser contre mon regard silencieux. Finalement, il a eu une grimace contrariée et il s'est carré dans son siège, offensé. Je fais souvent cet effet aux gens qui essaient d'être aimables avec moi, ce n'est pas voulu, mais cela m'arrive souvent. Mon corps se tend, ma mâchoire se crispe et mon regard devient inquiet, fuyant. On se fatigue assez vite de moi, on me trouve impossible. La seule qui avait percé la carapace, au moins en partie, c'était Lucía. Mais elle était spéciale. Elle ne s'avouait jamais vaincue et j'étais son *défi*. C'est ainsi qu'elle aimait m'appeler. Au bout de quatre années, ses parents n'approuvaient toujours pas notre relation, mais elle se réjouissait de me montrer à sa famille comme symbole de

son indépendance, même si sa révolte ne l'avait pas conduite à envisager sérieusement de se marier, pas même maintenant qu'elle était enceinte. Et au fond je lui en étais reconnaissant.

Elle est enfin revenue des toilettes, avec son gros ventre, un chignon au sommet du crâne et le visage un peu creusé. Le Français s'est levé et a cédé le passage avec un demi-sourire, comme s'il la prenait en pitié. Lucía s'est assise délicatement, a soupiré et dit que les toilettes étaient dégoûtantes. Ses mains sentaient le savon et son haleine le chewing-gum à la menthe. Elle s'était mis du rouge à lèvres, ce qui mettait en valeur ses jolies dents. Quelque chose me fascine, chez les gens qui ont de jolies dents : peut-être l'harmonie, l'alignement parfait et le blanc de l'émail. Lucía avait les dents d'une star de cinéma. D'une certaine star en particulier. Chaque fois que je lui parlais de son incroyable ressemblance avec celle-ci, Lucía me caressait l'épaule en secouant la tête.

— Elle a de plus beaux seins, mais elle n'a pas mes jambes, plaisantait-elle.

Je me rappelle nos premières rencontres, quand nous ne savions pas encore comment se terminerait ce qui avait commencé par une infidélité de sa part, et de la mienne par une aventure sans lendemain avec une femme riche et mariée. Nous nous retrouvions dans une chambre tout en longueur, au troisième étage d'un hôtel discret, dans la banlieue de Barcelone.

Le genre d'endroit de passage qui laisse dans les draps un témoignage d'histoires déprimantes : représentants malchanceux, camionneurs qui lisent Chesterton, gens de passage entre une fuite et la suivante, amants infidèles et furtifs dans notre genre. Un endroit d'apparence un peu triste en dépit de la court-tepointe colorée et des fleurs fraîches qui apparaissaient tous les matins sur la table de nuit ébréchée. Aucun fond sonore ne nous accompagnait, au fil des heures que nous passions ensemble les lundis et jeudis après-midi, hormis le goutte-à-goutte de la chasse d'eau, l'auréole de rouille dans la douche sans rideau, l'odeur pénétrante de tabac incrustée dans les murs et les voilages, en dépit de l'interdiction de fumer, et cette lucarne grillagée qui donnait sur l'autoroute proche et sur une station-service. Il faisait de la peine, le regard indifférent du réceptionniste, qui